

Na wahha kashanta horkuspa,
 Na warmanmanta karkuspa,
 Haya yuyayta, hina nini;
 1015 « Mana ahlla kanki hayha
 Millay llakin hatisunki
 Pasnan winaypay tukunki,
 1017 bis Ñokaykupajtaj huh layha ! »

Mama-haha.

Imapajha pay yuyakun,
 Usuri mana yayayuj,
 1020 Huh herqi mana mamayuj?
 Hahay puka taparakun !
 Sutinta ninki, sutinta :
 Kanmi kay pirhakunapi
 Tukuy pakajha qarapi,
 1025 Tukuy millpuj sutintinta.

(Lojsin.)

ments, et la faisant rougir de sa
 pauvreté, lui rappelant qu'elle a été
 délaissée dès son jeune âge, je lui dis:
 « Si tu refuses d'être Vierge d'É-
 lite, l'adversité te poursuivra ; tu
 deviendras à jamais une malheu-
 reuse, et pour nous une fille mau-
 dite. »

LA MÈRE ROCHE.

Que pense-t-elle devenir,
 Misérable enfant au père inconnu,
 Orpheline, qui n'a plus de mère ?
 Quel étrange papillon rouge !
 Parle-lui clairement, très-claire-
 ment : dis-lui que ces murs sombres
 offrent un asile à la nudité, et que
 la lumière ne la trahit jamais.

(Elle sort.)

vantes du Soleil, étaient d'une grande magnificence, et cette circonstance étant générale-
 ralement connue de tous les spectateurs, Sallia (dans le texte quechua) n'avait pas
 besoin de la leur rappeler. Inutile de discuter les différences qui existent chez
 les autres traducteurs dans l'interprétation de ce passage. Ils n'ont même pas remar-
 qué que les verbes horkuy et karkuy sont au gérondif, spa étant la seule désinence
 du participe présent, pour tous les verbes sans exception. Ils n'ont pas compris non
 plus la valeur du mot ña répété, et c'est pour cela peut-être que Markham, et Tschudi
 dans sa 2^{me} Éd., l'ont omis au vers 1012.

1017 bis. Ce vers n'existe que dans notre texte. Dans celui de Markham, il y a une
 variante que nous ne comprenons pas, et qui en occupe la place. Nous conservons
 intacte notre leçon, qui complète le second de ces deux quatrains dits par Sallia, et
 qui, quant au sens, est tout-à-fait correcte.

1019. La variante de Tschudi, USUSI au lieu d'USURI, n'est pas motivée, ce dernier
 mot étant très-commun au Cuzco et plus conforme au contexte. USURI est un adjectif qui
 n'a pas d'équivalent en français, et qui exprime un sentiment de pitié mêlé de mépris.
 On pourrait le rendre ici jusqu'à un certain point par *misérable pauvrete, malheu-
 reuse enfant*. Il est curieux de remarquer que Markham ayant dans son texte la leçon
 correcte, la traduit par *filie*. Tschudi l'a traduit de même, mais il a été plus logique,
 car il a modifié le texte quechua. Dans sa *Kechua Sprache* même, cet auteur n'a pas
 omis le mot USURI, qu'il a inexactement rendu par *malade* : car, quoique ce qualifi-
 catif puisse s'appliquer à un malade, il n'est pas synonyme de *malade*.

1022-1025. Comme nous l'avons dit à la note sur les vers 603-606, SUTI, nom, a été
 confondu par Tschudi avec SUTI, clarté, éclat, quoique dans son premier texte, comme

Salla.

Ay Ima-Sumaj, ay Ima-Sumaj!
 Pakanmanhus uyaykita
 Ima pirha sapaykita?
 Kayha amaru ! Kayha puma !

SALLIA.

Ah ! ma Bella, ma Bella !
 Ces murs seront-ils assez cruels
 pour cacher ton exquise beauté ?
 Quel serpent ! Quelle lionne !

dans le mien, ce dernier mot soit écrit avec le double tt. Quant au sens qu'il a ici, il
 n'y a pas de doute. Voici le mot-à-mot :

Sutinta,	ninki,	sutinta .
Clairement	dis-lui,	clairement:
Kanmi	kay	pirhakunapi
Il y a	dans	ces murs
Tukuy	pakajha	qarapi,
Tout	pour cacher	la nudité,
Tukuy	millpuj	sutintinta.
Tout	ce qui dévore	la lumière.

Dévoré la lumière est une expression métaphorique usitée en quechua pour *obscur-
 cir, voiler une chose claire*. Tschudi emploie différents t pour le mot SUTI, qui revient
 deux fois dans ce passage de son 2^e texte, bien qu'il le traduise chaque fois de la même
 manière (par nom), ce qui est inexplicable. Dans son 1^{er} texte, la leçon *pacacc acca-
 rapi* était mal divisée, le dernier a du premier mot ayant été, par une erreur de
 copiste ou de typographe, accolé au second mot. La division correcte, syllabe par syl-
 labe, est pa-cac-ca cca-ra-pi, ce qui est la leçon de notre texte, écrite conformément à
 notre système phonétique.

SCÈNE IX.

Une rue du Cuzco.

L'ASTROLOGUE, PIED-LÉGER.

<p>Willaj-Uma.</p> <p>1030 Ima hinan, Piki-Içaki, Kayman hanha hayamunki? Wañuytañu masçakunki Ollantaywan kuska waki?</p> <p>Piki-Içaki.</p> <p>husño runa kaspan, wiñu</p> <p>1035 Kay llajtayman hampukuni. Içay wayqupi manapuni Yañakuyta atiniñu</p> <p>Willaj-Uma.</p> <p>Niway : Ollantayka imatan ruran ?</p>	<p>L'ASTROLOGUE.</p> <p>Comment se fait-il, Pied-Léger, que tu sois venu jusqu'ici ? Cherches-tu la mort Qui doit frapper Ollantai ?</p> <p>PIED-LÉGER.</p> <p>Cuzco m'a vu naître, et il est très- naturel que je me hâte d'y revenir. Je n'ai pu m'habituer à vivre au fond des cavernes.</p> <p>L'ASTROLOGUE.</p> <p>Dis-moi : Et Ollantai, que fait-il ?</p>
--	--

1030. La variante maymantataj, d'où donc? du texte de Markham, substituée par Tschudi à notre leçon, qui était aussi celle de son premier texte, est erronée. L'Astrologue ne pouvait demander à Pied-Léger d'où il venait, puisqu'il le connaissait pour être au service d'Ollantai. La preuve en est que, bien que Pied-Léger n'ait pas répondu à la question sur ce point, l'Astrologue au vers 1038, lui demande ce que fait Ollantai. Notre leçon ima (quoi) hinan (ainsi) équivaut à comment se fait-il? Par quel hasard? etc., exclamation bien plus naturelle dans la bouche de l'Astrologue, qui devait s'étonner de voir Pied-Léger dans la ville du Cuzco au risque de sa vie.

1032. Masçarhanki, dans les deux textes de Tschudi et dans celui de Markham, est incorrect, car avec ce verbe, qui est au passé, la leçon de ces auteurs veut dire littéralement : Cherchais-tu la mort? ce qui n'est pas à propos ici. Le verbe, dans mon texte, est au présent, et masçakunki est d'autant plus correct qu'il rime avec le vers précédent.

<p>Piki-Içaki.</p> <p>Huh çiputa pay kururan.</p> <p>Willaj-Uma.</p> <p>1040 Ima kururta ?</p> <p>Piki-Içaki.</p> <p>Imatapas kunan howay, Içaypañaha willashayki.</p> <p>Willaj-Uma.</p> <p>Huh kaspita wajtanaypaj, Kimsatataj warkunaypaj.</p> <p>Piki-Içaki.</p> <p>1045 Ama manñahikuwayñu.</p> <p>Willaj-Uma.</p> <p>Rimariyari.</p> <p>Piki-Içaki.</p> <p>Ollantayka.... Ollantayka.... Ikonhapuni hayllataka.</p> <p>Willaj-Uma.</p> <p>Rikuy, Piki !...</p>	<p>PIED-LÉGER.</p> <p>Il débrouille un écheveau très- embrouillé.</p> <p>L'ASTROLOGUE.</p> <p>Quel écheveau ?</p> <p>PIED-LÉGER.</p> <p>Donne-moi quelque chose, si tu veux que je parle.</p> <p>L'ASTROLOGUE.</p> <p>Je te donnerai un morceau de bois pour te battre et trois pour te pendre.</p> <p>PIED-LÉGER.</p> <p>Ne m'intimide pas.</p> <p>L'ASTROLOGUE.</p> <p>Parle donc.</p> <p>PIED-LÉGER.</p> <p>Ollantai..... Ollantai..... Je ne m'en souviens plus.</p> <p>L'ASTROLOGUE.</p> <p>Pied-Léger, prends garde !...</p>
--	--

1046. Après ce vers, on trouve dans le texte de Markham un dialogue de quatorze vers, que les incorrections dont il fourmille font aisément reconnaître pour une addition moderne, dont le but a été sans doute de faire ressortir davantage le caractère bouffon de Pied-Léger, mais qui ne produit qu'un effet ridicule par la violation de toutes les règles de la poésie. Ainsi, dans le passage, il y a quatre vers de suite qui riment en UMI, suivis de sept autres qui riment tous en ayka. Je soupçonne, avec Tschudi, le Dr Valdez d'être l'auteur de cette malheureuse addition, qui met dans la bouche de Pied-Léger des plaisanteries plus niaises que spirituelles.

1049. Dans ce passage, Tschudi a mis le nom complet de Pied-Léger (Piki-Içaki) au lieu de Piki qui se trouve dans son premier texte ainsi que dans le mien. C'est à tort selon notre avis, parce qu'il est dans le génie de la langue quechua que, lorsqu'un nom propre est composé de deux mots, on emploie souvent seulement le premier ou quelquefois seulement le second. Notre drame en présente plusieurs exemples. Ainsi au vers 26, le nom de Pied-Léger est encore raccourci de la même manière. Au vers 867, et peut-être ailleurs, on trouve Rumi au lieu de Rumi-Nawi. Au lieu de Kusi-Ioyllur on ne trouve que Ioyllur aux vers 66 et 165, et tout au contraire, au vers 166 on ne trouve que Kusi. Cette pratique en quechua n'est pas, comme en français, une marque

Piki-Haki.

1050 Ollantay?... Barin... sayarin.
 Ollantayka pirhata hokarin
 Anha wanba rummanta,
 Tinri runakunamanta,
 Iskayta huhman watarin
 1055 Hatun runa llojmanpaj.

Imanashan, han inkajri,
 Umpu wallpa hina surun
 Kay pahayki? Rikuy turun
 bellihakunmi yanari

Willaj-Uma.

1060 Manahu kusko llajtata
 bawarinki wahaskajta,
 Pahakutij pampaskajta?
 Rikuy, baway : llapallata,
 Tukuymi yanata pahan,
 1065 Tukuymi wekinta wahan!

PIED-LÉGER.

Ollantaï?... Il se pose en héros...
 Il construit des murs avec de petites pierres, que lui apportent de petits nains; si petits que pour arriver à la taille d'un homme, on est obligé d'en mettre un sur les épaules de l'autre.

Mais pourquoi donc, parent du roi, traînes-tu ta longue robe comme une poule malade? Comme elle est noire, elle ne se salira que mieux.

L'ASTROLOGUE.

Comment n'as-tu pas vu que le Cuzco est plongé dans les larmes, parce que son roi Pachacoutic est enterré? Vois, regarde : tout le monde sans exception est en habit de deuil, et chacun pleure toutes ses larmes!

de familiarité, mais elle a plutôt l'effet d'accentuer davantage le vocatif. Ici, par exemple, le nom entier ôterait à la phrase l'expression menaçante qu'elle comporte. A tant faire que de corriger, Tschudi aurait dû au moins compléter le vers.

1052. Le mot *wanba*, communément usité chez les Indiens, veut dire *insignifiant, de peu de valeur, petit*. Pied-Léger, fidèle à son rôle, dit par badinage tout-à-fait le contraire de ce qu'il pense. Les traducteurs, connaissant la grosseur énorme des pierres de la forteresse d'Ollantaï-Tambo, ont eu égard dans leurs traductions à la vérité plutôt qu'à l'ironie de Pied-Léger. Quand à Tschudi, il a été jusqu'à dénaturer le texte quechua, sans alléguer d'autre raison, sinon qu'avec le mot *wanba* le passage lui était inintelligible.

1056. Ce vers et les suivants prouvent que le dialogue dans cette scène était entre Pied-Léger et l'Astrologue, et non entre Pied-Léger et Œil-de-Pierre, comme on le trouve dans le texte de Markham et dans le deuxième texte de Tschudi. La robe traînante est précisément celle du grand-prêtre, et c'est à celui-ci que convient surtout la qualification *Inkajri*, qui veut dire *de la famille royale, parent du roi* : car tous les historiens, et notamment Garcilaso, nous apprennent que le grand-prêtre devait nécessairement être du sang de l'Inca. Enfin le calme avec lequel il est parlé de la désolation du Cuzco et de la succession au trône, convient beaucoup mieux au grand-prêtre qu'à Œil-de-Pierre, qui, récemment vaincu par Ollantaï, devait se préoccuper principalement de sa propre situation, ou du moins y faire une allusion quelconque, spécialement en parlant avec Pied-Léger. Or il n'y a dans le contexte aucune trace de cela, et c'est gratuitement que Tschudi affirme qu'il ressort du dialogue même que l'interlocuteur de Pied-Léger était Œil-de-Pierre.

Piki-Haki.

Pitaj kunanri sayanka
 Pahakutij bepantari?
 Tupaj-Yupankin sayanka,
 beparinhan asqapunin :
 1070 Kay Inkari sullkanpunin
 Kajtajmi huh kurajllanka.

Willaj-Uma.

Tukuy kuskun ahllan payta,
 Inkari llawtuntan sahin,
 Hampintan sahin kamakin.
 1075 Atinkufu huhta ahllayta?

Piki-Haki.

(Llojsin pawaspa.)

Apamusaj puññayta!

PIED-LÉGER.

Et qui donc prendra la place que Pachacoutic a laissée?
 Si Toupac-Youpanqui lui succède, beaucoup d'autres seront évincés :
 Cet Inca est mineur, et il y en a d'autres majeurs.

L'ASTROLOGUE.

Tout le Cuzco l'a élu, et le roi lui a légué sa couronne et sa massue de commandement.

Pourrait-on en élire un autre?

PIED-LÉGER.

(Sortant rapidement.)

Je vais transporter mon lit ici!

1066-1071. Ces six vers, tout clairs qu'ils sont, ont été dénaturés dans le texte de Markham et dans la 2^e éd. de Tschudi par des variantes inutiles et par la mauvaise division que ces auteurs, peut-être d'après Barranca, ont faite du dialogue en attribuant à l'autre interlocuteur le vers 1068, tandis que les six vers appartiennent tous au raisonnement de Pied-Léger. En outre, la leçon du vers 1068, dans le texte de Tschudi, est un contre-sens : car littéralement ce vers veut dire, *Toupac-Youpanqui déchêtera*. Pour répondre à la version de Tschudi : *Toupac Youpanqui prendra sa place*, le quechua devrait être *Tupaj-Yupankin rantinpi yaykunha*. *Ranti*, pris substantivement, signifie *une place vacante et prête à être occupée*, mais comme verbe, *rantiy* n'a d'autre sens qu'*acheter*. La traduction de Barranca, ici comme dans d'autres endroits, prouve que cet auteur ne se rendait pas bien compte de la valeur des désinences. La question de Pied-Léger sur le successeur du roi n'est qu'une figure de rhétorique : car les raisonnements qui suivent prouvent qu'il ne savait que trop bien qui serait le successeur. Le vers 1068 *bis* que Tschudi a pris de Markham, est une addition inutile.

1068. De *Los Anales del Cuzco*, déjà citées, page 112, nous traduisons le passage suivant relatif à la nombreuse descendance du roi Pachacoutic : « Selon l'arbre généalogique des rois, les descendants légitimes qu'il (Pachacoutic) avait laissés, sont les suivants : Inca Uturuncu, Apu Achachig, Apu Llaquita, Inca Ttitu, *Toupac-Youpanqui*, Huayna Yanqui-Yupanqui, etc. Suivent encore vingt-et-un noms. L'observation faite ici par Pied-Léger ne pouvait être plus exacte, puisque, comme on le voit dans le passage précédent, Toupac Youpanqui était le cinquième. Cet accord du drame avec l'histoire mérite d'être remarqué.

1076. Cette locution proverbiale, originaire du quechua, a passé dans l'usage des Espagnols au Cuzco, où l'on dit : *Yo voi a traer mi cama* pour exprimer la joie que l'on éprouve à l'annonce d'un heureux événement. Aussi, quand un Cuzcain entend dire qu'il y a une fête dans un village voisin, il dit : *J'y apporterai mon lit*, ce qui signifie seulement qu'il s'y promet beaucoup de plaisir. C'est, dans le sens contraire,

SCÈNE X.

Salle du trône au palais du roi.

LE ROI TROUPAC-YOUPANQUI, ŒIL-DE-PIERRE, L'ASTROLOGUE,
SUITE DE PERSONNAGES DE LA COUR, GRANDES DAMES, ETC., ETC.

Inka-Yupanki.

Kunan punhawmi Awkikuna
Ilapata yupayhaykifis ;
Intiman haskifrykifis
1080 Intij warminri kajkuna.
Hinantin suyun kusikun
Kay kanhayri rikukuspa

LE ROI YOUPANQUI.

Aujourd'hui, nobles Seigneurs,
Recevez toutes mes salutations ;
Filles dévouées du Soleil, j'ap-
pelle sur vous ses faveurs.
Tout le royaume en fête accourt
me proclamer dans mon palais, et

une métaphore analogue à celle qui est usitée en français pour dire qu'une chose, par exemple une représentation théâtrale, est longue, ennuyeuse : *J'y porterai mon bonnet de nuit.*

1079-1080. Ces deux vers, qui forment une proposition complète, ont été divisés par Tschudi, qui n'a mis rien de moins qu'un point après le premier. Quant à Markham, dans ce passage comme dans tout le drame, il ne met presque aucune ponctuation, suivant ainsi, dans la publication d'une œuvre littéraire, la pratique négligée de beaucoup d'Anglais dans la correspondance familière. Le texte ne dit pas jeunes filles, ou Vierges du Soleil, comme Tschudi a traduit, confondant, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, *warmi, femme*, et *warma, jeune garçon* ou *jeune fille*. Ici, il n'est question que du premier mot. Les Vierges choisies du Soleil ne pouvaient sortir pour prendre part aux fêtes publiques. Leur réclusion était en effet si absolue que l'entrée de leur palais était interdite non-seulement à tous les hommes, mais même aux femmes. Garcilaso de la Vega (P. I, L. IV. cap. 2^e de *Los Comentarios Reales*) dit que l'Inca lui-même ne les voyait jamais. Toupac-Youpanqui s'adresse ici à toutes les femmes de noble origine, mariées ou non, vieilles ou jeunes, qui devaient assister à son couronnement, en les appelant *femmes du Soleil*; mais comme en français le mot *femme* donne idée d'épouse, nous avons préféré le mot *filles*, parce qu'il peut s'appliquer à toutes les *femmes* même mariées, qui étaient de la race du Soleil. Le traducteur suisse n'a fait que copier Barranca, dont la traduction est toujours trop libre.

Bashuyri hinataj yupaspa,
hankunata yuyan rikun.

moi, au fond du cœur, je n'oublie
personne et je pense à tous.

Willaj-Uma.

L'ASTROLOGUE.

1085 Kayna-punhaw sayan qosñin
Intij suyun uyankama.
Anña kusin Pashakama,
Tuknykaman samı llojsin.

Hier la fumée de l'immense bû-
cher atteignait presque le disque du
Soleil. Ce Dieu plein de joie, se lève,
portant à tous le bonheur.

1083. Voici le mot-à-mot :

Bashuyri hinataj yupaspa
Et mon cœur ainsi comptant

hankunata yuyan rikun.
Tous vous autres, vous rappelle, vous voit.

Le mot que nous avons rendu par *compter*, est pris ici métaphoriquement pour *penser à quelqu'un, à quelque chose, en tenir compte*. Les autres traducteurs se sont égarés en sens divers.

1085-1086. Comme nous l'avons dit au sujet du vers 50, *Intij suyun*, que nous avons traduit ici par *disque du Soleil*, veut dire littéralement *la région, la place occupée par le Soleil*. La correction de Nodal, que Tschudi a suivie à tort (*ozñop* au lieu de *sayan*) dans le 1^{er} vers, comme toutes les corrections de Nodal, est un contre-sens. Le mot *sayan* est le verbe indispensable de la phrase, et nous ne comprenons pas comment on a pu le remplacer par un substantif. Par une erreur analogue, quoique en sens inverse, Tschudi a, dans le vers suivant, substitué un verbe à un substantif, savoir *sayan* à *suyun*. Notre leçon, comme celle du 1^{er} texte de Tschudi et de celui de Markham, ne pouvait être ni plus claire ni plus correcte. En voici le mot-à-mot :

Kayna-punhaw sayan qosñin
Au jour d'hier s'élève la fumée

Intij suyun uyankama
De la région du Soleil jusqu'à la face.

Ce dernier vers renferme une inversion, et l'ordre logique est en français : *Jusqu'à la face de la région du Soleil. Dans les deux textes que nous venons de citer, on a omis la terminaison n de sayan qui est celle de la 3^{me} pers. sing. du prés. de l'ind., mais qui s'omet facultativement pour cause d'euphonie; ici on a sans doute voulu éviter de terminer deux mots de suite par n. Je conserve ma leçon comme plus correcte. Ici, sayan est en réalité le présent historique, qui, même dans les langues européennes, équivaut au passé. Dans le mot qosñi, fumée, on ajoute le suffixe n du nominatif, lequel est indispensable, ce substantif étant le sujet de la phrase.*

Huhllan Inka takurirhan
1090 Pishukuna kanashapi.

Ilamakuna rupashapi
Tukuy runan bawarirhan
Huh ankatan. kifharhayku
baskunta bawaykunapaj,
1095 Sonkunmanta rejsinapaj,
husajllatan tarirhayku.
Hay awkhan Antisuyuyki,
Utbay hayta huñupuna!
hasakunmi y haykuna.
1100 Haytan kunan watupuyki.

Inka Yupanki.

(Rumi-Nawita bawaspa.)

Kay Anti-suyu waminhan
Hay awkata kespifirhan
Payllataj hinkarirhan
Hay hika runakunata.

1089-1090. Mot-à-mot :

Hullan	Inka	takurirhan
Seulement un	roi	surgit du mélange
Pishukuna	kanashapi.	
Des oiseaux	qu'on a brûlés.	

Takurirhan est la 3^e pers. sing. du passé déf. de takuriy, qui exprime l'action de mêler des choses diverses pour en tirer un effet spécial. Ainsi, on peut l'appliquer au mélange de deux races diverses, pour en obtenir une troisième. L'Astrologue indique clairement par ce mot que les oiseaux brûlés étaient de diverses espèces, et qu'une fois consumés, il n'avait trouvé dans leurs cendres réunies qu'un seul roi. C'était une allusion à la division que la révolte d'Ollantai avait introduite dans le royaume, et il voulait flatter l'oreille du roi en lui donnant à entendre qu'une fois les divisions comprimées, le roi resterait maître incontesté du royaume. Tout le discours du grand prêtre n'a pas d'autre but. Ces métaphores qui, pour être comprises, demandaient, comme celle-ci, un peu de sagacité, ont induit les traducteurs dans de graves méprises.

1101-1104. Dans tous les autres textes, ce quatrain a été dénaturé par une simple faute de copiste ou d'imprimeur, au vers 1102, où anca, aigle, a été substitué à auca, ennemi, comme s'il s'agissait encore de l'aigle dont l'astrologue parle au vers 1093, et non de l'ennemi dont il est question au vers 1097. Dans ce passage, le roi reproche à Eil-de-Pierre (qu'il appelle chef des Andes) d'avoir laissé échapper cet ennemi, c'est-à-dire Ollantai, en laissant périr sa propre armée. Il faut faire attention au titre de chef des Andes que le roi donne à Eil-de-Pierre, ce qui n'a rien d'extraordinaire, la révolte d'Ollantai ayant, aux yeux du roi, dépouillé de ce titre, qui avait probablement passé à Eil-de-Pierre. Sur ce point, voir encore la note au vers 1148.

Parmi les cendres des oiseaux brûlés, je n'ai trouvé qu'un roi, et c'est toi.

Du bûcher embrasé des lamas tout le monde a vu sortir un aigle dont nous avons ouvert le flanc et scruté la poitrine;

Nous y cherchions le cœur, mais nous l'avons trouvée vide.

Il faut ramener à l'obéissance notre ennemi des Andes!

Loin du Soleil, son cœur se glace.
Tel est l'augure.

LE ROI YOUPANQUI.

(Regardant Eil-de-Pierre.)

Voici le grand chef des Andes
Qui a laissé échapper cet ennemi;
Et c'est lui seul qui a fait périr
Cette immense quantité d'hommes.

Rumi-Nawi.

1105 Ñan apu Inka yayayki
Huntashaytaña yafarhan.
Hayha huñaypunin karhan:
Rumin kanı y kamayki,
Rumin nitirhan tukuyta.
1110 Rumiwanmi llojsirhanı,
Paywan mahanakurhanı!
Haymi atirhan suyuyta.
Huhllatan mañakushayki:
Sawwaskay nohallaman
1115 Ñokan risaj pukaranman,
llakın noha aysamushayki.

Inka Yupanki.

Hanpan hayha ruranayki
Hay sutiykita hokaripuy:
Manahayrı kafaripuy
1120 Suyuyta, hinan kamayki.

EIL-DE-PIERRE.

Déjà le puissant roi ton père
M'a su enseveli sous les roches.
Il est vrai, c'était ma faute:
J'ai commandé comme une pierre,
Et les pierres ont tout broyé.
Il m'a fallu affronter les pierres,
C'est avec elles que j'ai combattu et
à la fin elles ont écrasé mon armée.
Accorde-moi une seule grâce:
Laisse-moi agir librement,
J'irai moi-même à sa forteresse
Et je te l'amènerai tout désolé.

LE ROI YOUPANQUI.

C'est à toi de faire tous tes efforts
pour relever l'honneur de ton nom:
Car tu ne dois pas commander mes
guerriers, si tu n'en es pas digne.

1105. Au lieu de yayayki, ton père, qui se trouve dans mon texte, on lisait yuyayki dans le premier texte de Tschudi, par suite d'une faute de copiste ou d'imprimeur. Cet auteur ne comprenant pas le sens, a conservé cette leçon fautive; Markham n'a fait que la copier, et Barranca l'a traduite sans examen. Yuyayki, qui veut dire je me souviens de toi, serait ici un contre-sens, parce que, selon la valeur des désinences, ce mot est le sujet de la phrase, et, par conséquent, ne peut-être que yayayki, qui correspond parfaitement au contexte. Eil-de-Pierre, auquel le roi vient de faire des reproches, lui répond que son père avait su déjà son ensevelissement. Voici le mot-à-mot :

Ñan	apu	Inka	yayayki
Déjà	le suprême	roi	ton père,
Huntashaytaña	yafarhan		
Mon ensevelissement	sut.		

1116. Le discours d'Eil-de-Pierre qui se termine ici, et qui était une réponse aux reproches du roi, a été aussi mal rendu par tous les traducteurs que celui du roi lui-même. Ainsi, dans ce vers, il faut être tout-à-fait étranger à la langue quechua, pour ne pas tenir compte du mot llaki, qui veut dire désolé. Quant à Tschudi, il substitue à ce mot une variante inutile: car le complément awkaykita (non awkaykijta) ton ennemi, qu'il répète, se sous-entend ici tout naturellement. Il nous semble que Barranca a traduit llaki par victorieux, et Markham l'a transformé en victoire.